



UNE PAGE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

NOTRE-DAME DU CAP ET LE MIRACLE DU "PONT DES CHAPELETS"

Si le miracle de Lépante est bien connu, au moins dans les grandes lignes, il est une autre histoire, beaucoup moins connue, celle-là, pourtant tout aussi spectaculaire et très riche en enseignements, victoire du Rosaire comme celle de Lépante, c'est le miracle du pont de glace, au Canada français, en 1879, dit "Pont des chapelets".

On est au Cap-de-la-Madeleine, juste en aval de la ville de Trois-Rivières, sur le Saint-Laurent ; la paroisse a tellement augmenté, que, faute de place, la moitié des fidèles passe sa messe du dimanche dehors, à fumer sa pipe et s'amuser. Devant une telle situation, et par suite les péchés mortels qui se multiplient, la Bonne Mère « ne peut qu'être touchée et favoriser au mieux les travaux », se disent les deux prêtres : le curé, l'abbé Luc Désilets, et son vicaire, tout nouvellement ordonné, l'abbé Louis-Eugène Duguay. Ce qu'il nous faut, pour charrier ces tonnes de pierres nécessaires à la construction d'une nouvelle église, c'est tout simplement le pont de glace, qui ne manque pas d'apparaître sur le Saint-Laurent à chaque hiver, dans ces régions si froides. On attend donc l'hiver avec impatience.

Mais cette année, point de glace sur le Saint-Laurent... Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir prié : les chapelets s'ajoutent aux chapelets, le dimanche après la messe, dès la fin de novembre. Décembre passe, et puis janvier : la glace ne devrait plus tarder... mais février passe aussi, mars arrive (avec la fonte des neiges) et, toujours pas l'ombre d'un glaçon...

Mais revenons quelques années auparavant, pour comprendre ce qui s'est passé à Notre-Dame du Cap.

Les perles aux pourceaux...

Douze ans avant, à la veille de l'Ascension 1867, l'abbé Luc Désilets se retrouve bien seul alors qu'il attend ses paroissiens à confesse : pas une seule visite de l'après-midi. En rentrant à son presbytère, il s'arrête confier sa détresse au maître de la moisson et demande à Notre-Dame

de lui indiquer le secret pour réveiller ses paroissiens, engourdis par plus d'un siècle pratiquement sans prêtre.

C'est alors que son attention est attirée par une scène inhabituelle : un jeune cochon entré là, mâchouille, en toute tranquillité, un chapelet devant l'autel de la Vierge. L'abbé récupère l'objet, mais surtout comprend la leçon : *« Les gens laissent tomber le chapelet, se dit-il, et ce sont les cochons qui le ramassent. »*



même la transformation d'Ars après ce 13 février 1818 où a débarqué un nouveau curé, apparemment si insignifiant : *« Il n'y a pas beaucoup d'amour du Bon Dieu à Ars, avait dit l'évêque en y envoyant monsieur Vianney : vous y en mettez... »*. Et la sainte Vierge en avait mis : c'est ce qui se passe tout le temps, à Paris, à Trois-Rivières...

Un véritable enfant, pour sa Mère

Quelle tristesse, mais que le Ciel est bon de lui indiquer ainsi le moyen ! Le lendemain en chaire, on peut imaginer les avertissements qu'ont dû recevoir les fidèles, à partir de ce triste événement... et voilà notre curé parcourant sa paroisse et celles avoisinantes, passant de maison en maison, afin de recruter des membres à l'Archiconfrérie du Rosaire.

Le résultat ne se fait pas attendre : la confrérie grossit à vue d'œil, et la paroisse se trouve toute transformée... par le rosaire de Notre-Dame.

Tout ceci n'est pas sans nous rappeler la traînée de poudre que fut la conversion de la paroisse de l'abbé Desgenettes (Notre-Dame des Victoires à Paris, quelques décennies plus tôt, les 3 et 11 décembre 1836), ou

En 1845, l'abbé Luc Désilets est admis à 14 ans dans la Congrégation de la sainte Vierge, et voici ce qu'on peut lire dans ses notes intimes : *« Entrant dans la Congrégation, je me suis consacré pour toujours à Marie. Je l'ai prise pour ma mère et elle m'a reçu pour son enfant d'une manière toute spéciale. Je lui ai promis de la bien servir tous les jours de ma vie sans jamais l'abandonner et elle s'est engagée à me secourir jusqu'à la mort. Je dois donc me comporter à son égard comme un enfant à l'égard de sa mère... Cela veut dire : l'aimer tendrement ; éviter avec soin tout ce qui pourrait lui déplaire et la chagriner, chercher à la contenter par ma conduite et surtout par la pratique des vertus chéries : l'humilité et la chasteté. [suivent ses obligations]. En sortant du collège on ne cesse point*



L'abbé Luc Désilets, né à Saint-Grégoire (maintenant partie de Bécancour, Québec) le 23 décembre 1831, fils aîné de François Désilets, cultivateur, et de Marguerite Hébert, est décédé à Trois-Rivières le 30 août 1888.

Ordonné le 25 septembre 1859, l'abbé Désilets est immédiatement nommé vicaire à la cathédrale de Trois-Rivières et, en même temps, secrétaire de Mgr Thomas Cooke (1792-1870), premier évêque du diocèse.

Après deux ans de service, l'abbé Désilets, dont la santé est toujours fragile, est employé dans des vicariats plus tranquilles : Saint-Eusèbe, à Princeville, de 1861 à 1862, et Saint-Frédéric, à Drummondville, de 1862 à 1864. C'est de là que l'appelle Mgr Cooke pour la cure de Sainte-Marie-Madeleine, à Cap-de-la-Madeleine, où il demeurera de 1864 à 1888.

Quand il y arrive, la paroisse compte 1'100 habitants et passe pour être très difficile à gouverner, à la fois parce qu'elle a été, de 1792 à 1844, sans curé résidant et que s'y affrontent les gens du village, des ouvriers venant d'un peu partout dans la région et travaillant dans les industries du bois, et les vieilles familles de cultivateurs.

(Dictionnaire biographique du Canada)

d'être consacré à la sainte Vierge et un bon congréganiste remplit partout ses devoirs envers Marie. »

Et plus tard, quand il reçoit le scapulaire notamment : « ... *Celui qui a une piété et un amour si tendre pour la Mère de Dieu doit regarder son salut comme assuré [cf. les promesses du scapulaire]. Il doit se considérer comme certain de passer son éternité auprès de cette Mère bien-aimée. »*

Et puis : « ... *Je me souviendrai toujours que comme congréganiste je suis son enfant privilégié ; comme membre de l'Archiconfrérie [du Rosaire] j'ai un droit particulier sur son Cœur Immaculé ; comme revêtu de son saint habit, un autre droit à sa protection spéciale [d'où mes devoirs envers Elle...]. »*

La suite nous montrera combien il a tenu ses engagements, et que ce service est agréable à la Reine du Ciel, qui ne se laisse pas vaincre en générosité. Comme vicaire en 1861, son curé ne lui trouvera qu'un seul défaut : « *consacrer trop de temps à la prière et à l'étude* » !

La foi d'un curé

On ne s'étonne pas dès lors d'une certaine puissance chez lui, comme dans l'épisode « des bleuets ». A la fin de l'été, les paroissiens préféraient la cueillette des bleuets plutôt que l'assistance à la messe. « *Si vous allez aux bleuets le dimanche, l'an prochain, vous n'en aurez pas* », leur prédit le curé. Et l'année suivante, on rapporte qu'il n'y eut pas de myrtilles !

Il est vrai que de pareils procédés ont le don de remuer les esprits... Surtout que ce n'est pas un cas isolé : il y eut l'épisode des sauterelles, qui sont venues tout ravager, quand, suite à des plaintes sur le sermon, le curé les prévint que Dieu parlerait à sa place, puisqu'ils ne voulaient pas l'écouter ; et il fallut des prières publiques pour conjurer cette nouvelle « plaie d'Egypte ». « *Priez la sainte Vierge, dites votre Rosaire et vous serez protégés, leur répondit le curé.* »

Au Cap-de-la-Madeleine, on commençait à être coutumiers de ce genre de faits. Une dizaine d'années auparavant, avec l'abbé Onésime Désilets, à la messe de minuit de Noël 1856, l'assistance ne comptait que trois hommes. Les autres étaient à la pêche aux petits poissons des chenaux, ces petites morues qui arrivaient autrefois pour l'Avent, mais désormais c'était vers la Noël que tombait leur grosse affluence, et donc tout le travail que cela suppose.

L'abbé ne se démonta pas ; il annonça aux hommes qu'« *à l'avenir le poisson ne les empêcherait plus de faire la visite de l'Enfant-Jésus dans la nuit de Noël* ». Et l'historien de noter qu'il « *avait une foi extraordinaire en même temps qu'un caractère et une piété très originale* ». Si bien que, et il convient de le noter, « *le petit poisson a cessé de monter au Saint-Maurice [rivière qui se jette dans le Saint-Laurent à*

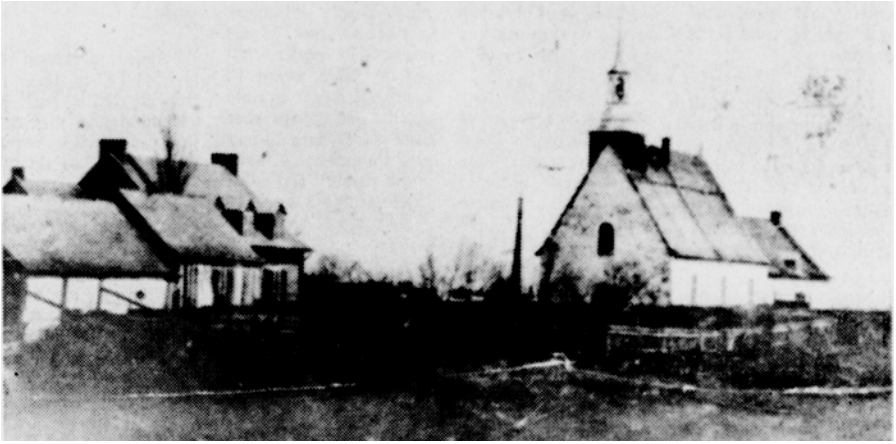
Trois-Rivières, au niveau du Cap de la Madeleine] et ce pendant plusieurs années. Les hommes un peu âgés se souviennent bien de cela. »

L'historien ajoute que lorsque l'abbé Luc Désilets (dont il est parlé tout au long de ces lignes) arriva ici comme curé, les choses en étaient là. « *Il fit beaucoup prier et, après quelques années de prières persistantes, le poisson se mit à monter de nouveau, mais en retard d'une lunaison, et ainsi il ne dérange pas les solennités de Noël* » ! Le Bon Dieu peut même dérégler les poissons pour les hommes...

Une nouvelle église

Revenons à l'époque de notre récit, 1878-79. L'abbé Luc Désilets arrive dans une paroisse difficile, après un siècle de quasi-abandon. Ses premières années sont désespérantes : le blasphème, l'ivrognerie et l'impureté règnent sans aucune gêne chez les hommes et les jeunes gens, et on n'est pas étonné de ne voir personne pendant cet après-midi de confessions, dont il est parlé plus haut.

Le Ciel indique au curé le moyen : le rosaire ; les résultats sont immédiats, les miracles se succèdent... notamment au moyen des roses bénites, qu'il convient d'évoquer ici ; mais la conséquence inéluctable, c'est que la petite église paroissiale qui était venue remplacer déjà la toute petite chapelle privée des débuts, est



Cette photo montre, à droite, le petit sanctuaire du Cap, construit en 1714, et le presbytère, vus du fleuve. Cette église était devenue trop petite en 1879...

devenue bien trop petite : la moitié des paroissiens « entend sa messe » dehors, ou plutôt rit et fume la pipe pendant la messe et le sermon.

Tout est préparé avec diligence sur la rive sud sur les terrains de Sainte-Angèle, et on n'attend plus que l'hiver pour passer toute cette pierre sur la glace, car on n'a pas les moyens de la faire par bateau.

Seulement voilà : cette année, le Saint-Laurent ne se couvre pas de glaces comme à son habitude : le Ciel éprouve la terre. « *Si même vous n'aviez pas la foi plus grosse qu'un grain de sénevé, elle vous serait encore suffisante pour déplacer les montagnes* »¹. Comme la maladie de Lazare, cette épreuve est « pour la gloire de Marie », que Dieu souhaite voir honorée en ce lieu...

(1) Matth. XVII, 19.

Pour la fête de saint Joseph

Les fidèles se découragent. Au premier dimanche de mars, au chapelet récité après la grand-messe pour demander la glace nécessaire au transport de la pierre, il n'y a plus qu'une vingtaine de personnes.

D'ailleurs cela fait plusieurs mois que le curé est malade... Il ne s'en démène pas moins, et obtient de son évêque la permission de passer une entente perpétuelle avec la sainte Vierge : il lui fait le vœu de ne pas détruire l'ancienne église de 1714, et de la lui consacrer sous le titre de Notre-Dame du Rosaire. Apparemment c'est ce qu'attendait la Bonne Mère (faire de cette terre le sanctuaire marial national), car dès ce moment les choses vont se précipiter, alors même qu'on rentre dans des discussions sans fin, pour reprocher

à l'abbé Désilets qu'il n'a même pas les moyens de transporter cette pierre qu'il fait tailler...

La glace en réalité n'était pas si loin (vu depuis le Ciel !) puisque le Saint-Laurent avait pris à seulement vingt kilomètres en amont et sur la rivière Saint-Maurice.

Le vendredi 14 mars 1879, la sainte Vierge – car c'était elle à n'en pas douter – fit souffler un vent violent du sud-ouest, qui balaya la sortie de la rivière Saint-Maurice et la rive nord du Saint-Laurent, et couvrit ce dernier d'innombrables îlots de glaces flottantes qui s'entassaient peu à peu juste à un petit kilomètre en aval du Cap-de-la-Madeleine. Il devenait alors possible de traverser en sautant de l'un à l'autre, et même... de les souder par un arrosage persévérant pour en faire un pont. Mais il fallait avoir la foi...

Le curé Désilets appela saint Joseph à la rescousse, et promit, par son vicaire, une messe chantée pour le mercredi 19 mars afin d'obtenir un pont de glace. L'abbé Duguay aussi, en ce 16 mars, demanda des volontaires pour l'accompagner dans la traversée qu'il tenterait après les vêpres pour rejoindre la rive sud ; quant aux

paroissiens, ils restèrent au chapelet après la messe mais leur espérance était presque nulle : personne n'y croyait, et on a même entendu ce jour-là des « *encore un chapelet de perdu !* »

Un pont, oui... mais à vous de le fabriquer !



L'abbé Louis-Eugène Duguay (1852-1930), vicaire de la paroisse Sainte-Marie-Madeleine, du Cap

Quant au vicaire, lui, il ne perdait pas son temps, avec les volontaires, une quinzaine de braves, grands et petits. Il faudrait lire tout au long le récit qu'il fit de cette première traversée, déjà miraculeuse à elle toute seule : pas une perte, pas même un pied mouillé ! Deux paroissiens marchent en tête, le premier une hache à la main et tenu par le

second avec une corde autour du corps, puis venaient le vicaire et les autres. Entre les morceaux de vieille glace les distances étaient variables, ici trois mètres, là cinq, ailleurs dix, vingt ou trente mètres et plus².

« Sur les espaces de neige flottante, nous hâtions le pas. Lorsqu'un de nos pieds voulait s'enfoncer, nous le retirions à la hâte et allions vite rejoindre une banquise qui nous offrait une halte à l'abri du danger. » Et juste en-dessous

(2) Nous traduisons le récit de l'abbé dans nos unités de mesures.



de cette neige flottante on entendait bruire le courant du fleuve...

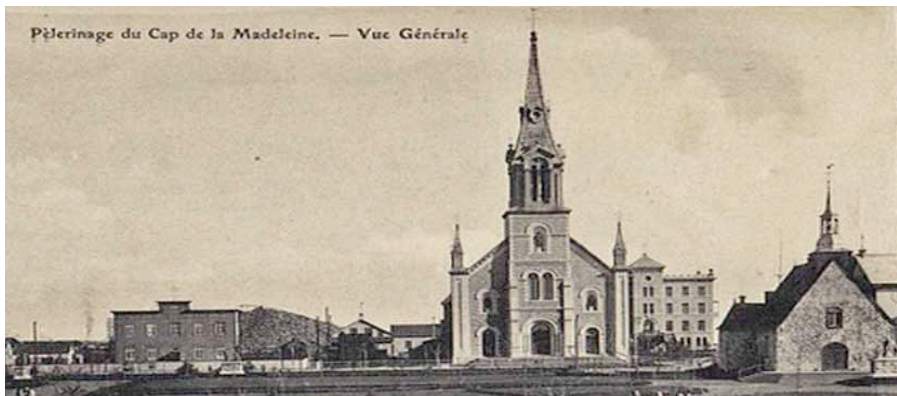
Mais au bout de cette piste flottante, on était encore à quelques trois cents mètres de la rive sud, et, devant soi, rien que de la neige flottante, pas de glace. Va-t-on être obligé de s'arrêter si près du but³ ? L'abbé se prend à penser à toutes ces messes passées à rire dehors... Quand il relève la tête, c'est pour voir ses deux guides à 50 mètres de lui : ils ont découvert qu'en prenant en diagonale, on pouvait espérer atteindre l'autre rive. Le passage n'était pas bien épais, au point que la plupart n'essayèrent pas d'atteindre l'autre rive. Mais l'abbé, lui y arriva, et c'est ce qui fit pencher la balance quand il arriva « de la rive sud » ! au-milieu d'une énième discussion houleuse contre le curé incapable

(3) Le Saint-Laurent fait ici plus d'un kilomètre et demi de largeur.

de transporter la pierre commandée. Eh bien, si, on l'avait ce pont ! Bien faible, et tout le travail restait à faire, mais la Madone avait visiblement donné la glace.

On se mit donc à l'œuvre. La première équipe resta jusqu'à 23 heures dans une nuit d'encre, à baliser le chemin des derniers 500 mètres. C'est pendant ce travail que la remarque d'un des hommes donna son vrai nom au pont. Il regarda la fenêtre éclairée du presbytère et conclut : « *Ce n'est pas la glace qui nous supporte, ce sont les chapelets de notre curé* ». Il fallait encore faire tout un travail pendant deux jours et deux nuits, de balisage, d'assemblage de la glace et de la neige, de consolidation du pont, d'élargissement de la voie... en mouillant la glace. Et pendant ce temps les femmes et les enfants continuaient de forger dans les foyers l'immense chaîne de chapelets qui retenait les hommes à la surface de l'eau. En 1950 des témoins se souvenaient encore d'avoir été réveillés par leur mère qui les faisait marcher autour de la table afin qu'ils ne s'endorment pas en récitant les chapelets qui servaient de piliers au pont de glace.

Mais cela n'est rien (ou presque), à côté des quelque 2400 tonnes de pierre (sans compter les grosses pierres de fondation) à faire traverser par traîneaux de 800 kilogrammes à



L'église construite avec les pierres transportées sur le pont de glace

une tonne et demie, sur un étroit passage de 15 à 20 centimètres d'épaisseur. Sans compter qu'étant obligés de prendre le même chemin, quelles ornières devait-il y avoir après huit jours, au rythme de 300 allers-retours par jour ?!... A la fin, cela devait vraiment revenir à marcher sur les eaux !

Tout se passa pour le mieux. A la messe chantée de saint Joseph, le vicaire lut une lettre du curé⁴, où il recommandait bien de laisser de côté ses petites affaires personnelles : visiblement la sainte Vierge donnait le pont pour la pierre et rien que pour la pierre de son église. Il n'y eut pas d'accidents, à part deux chiens qui se battaient, et se noyèrent en sortant du chemin balisé. Un épisode mérite d'être mentionné, c'est le cheval que son maître fit aller hors du chemin balisé. Il tomba dans l'eau du fleuve, et y resta trois quart d'heures, la tête

soutenue par un morceau de glace ! L'avertissement était parlant : seule la route balisée était donnée par le Ciel.

Le curé avait demandé de la pierre pour bâtir jusqu'aux fenêtres. On dut justement estimer que c'était le dernier passage, quand on arriva à cette quantité...

En guise de conclusion, il nous faut évoquer le Père Frédérique Jansoone, capucin, né à Ghyvelde, en France à la frontière belge, que Notre-Dame destinait à son sanctuaire pour le développer, la faire connaître... et qui s'entendra si bien avec la foi vive d'un abbé Désilets.

On y viendra de toutes les provinces du Canada. Voilà donc ce que le Ciel avait en vue pour ce petit coin de terre, avec toutes ces épreuves, cet hiver sans glace, etc. : la gloire de Notre-Dame du Rosaire, et le moyen d'attirer toujours plus ses enfants.

(4) Voir ci-après.

ABBÉ LOUIS-MARIE BUCHET

Le curé, retenu au presbytère à cause de maladie, écrit dans la nuit du 18 au 19 mars, cette lettre que le vicaire lut à la messe de la fête de saint Joseph

Mes chers paroissiens,

Quelque faible que je sois, la circonstance extraordinaire dans laquelle nous nous trouvons demande que je vous dise un mot.

Votre prière persévérante a été exaucée. Contre toute apparence nous avons un pont de glace pour traverser la pierre de notre église. Vous voyez ce que c'est que la prière.

Il est certain que cette glace est un don spécial du Ciel. Il faut en profiter. Le bon Dieu serait blessé, les saints seraient offensés, les hommes nos frères étrangers seraient indignés si nous n'en profitons pas. Mais nous en profiterons, et pour cela, il ne faut pas perdre une minute.

Je vous avoue que j'ai été vraiment réjoui quand j'ai appris les efforts si généreux qu'ont fait tous nos journaliers, les travaux durs qu'ils ont entrepris, les grands dangers auxquels ils se sont volontairement et hardiment exposés pour préparer le pont de glace que le bon Dieu nous donnait.

La traverse maintenant est bonne et toute prête. Mais je vous dirai que j'ai été hier soir encore plus consolé, quand tant de cultivateurs m'ont dit ou fait dire qu'ils ne voulaient pas d'argent pour charrier la pierre, mais qu'ils charrieraient gratis par corvée. Quand un grand nombre de journaliers apprenant ce beau projet des cultivateurs, lorsqu'ils revenaient fatigués de l'ouvrage m'ont dit à leur tour qu'ils retourneraient aujourd'hui et tous les jours prochains pour entretenir la traverse, déblayer les tas de pierre, charger les voitures et aider ainsi leurs frères. Quelle belle offre.

Quel exemple ! Quelle joie pour un pasteur. Avec un pareil acte de votre part, jamais je ne regretterai d'avoir exposé ma santé et ma vie pour travailler à la construction de votre église.

Votre offre, je l'accepte, je l'accepte avec bonheur. C'est justement ainsi qu'il faut faire.

Vous allez donc travailler ensemble comme des enfants dans le champ du père de famille, pour l'établissement de la vigne du Seigneur. Oh ! que cela va être beau, et que le bon Dieu va vous bénir ! Et que je voudrais bien être avec vous ! Assurément je vous accompagnerai en esprit, je vous suivrai des yeux et du cœur.

Oui, c'est cela, vous allez charrier seulement pour Dieu, pour la sainte Vierge, pour sainte Madeleine toute votre pierre, sous la protection de saint Joseph, et il faut la charrier jusqu'à la fin, sans délai, de jour et de nuit, et ne prendre d'étranger que ce qui sera nécessaire pour terminer plus tôt.

Remarquez bien ces mots : il faut charrier vous-même sans délai jusqu'à la fin, c'est-à-dire pendant 4 ou 5, 5 ou 6 jours, beau temps, mauvais temps. N'y a-t-il pas ici 150 chevaux et ne peut-on pas amener 40 toises par jours ? Vous en avez 200 à passer : de la sorte, vous les passerez toutes pour élever au Seigneur un temple dont nous avons tant besoin. Ne craignez rien pour vos animaux, en prenant les précautions ordinaires, et ne passez de fourrage qu'à la dérobee, par nécessité, et après la pierre. Car c'est pour

la pierre que la glace vous a été donnée. Je vous le répète, et dites-le à tous vos voisins, parents et amis.

Prenez garde de vous relâcher, et de laisser la pierre au sud du fleuve, pour faire autre chose. Le bon Dieu, je vous l'ai dit, en serait fâché. Ce serait un mépris de ses dons. Prenez garde de vous laisser tenter, de penser aux sucres, au charriage de bois, aux ventes de marché, ou autres voyages utiles en d'autres temps, aujourd'hui déplacés et même dangereux.

Le bon Dieu dans sa miséricorde a donné la glace, nos frères les journaliers dans leur générosité ont préparé la traverse, ceux qui ont des chevaux grands ou petits, bons ou mauvais, forts ou faibles, doivent de même donner leur temps et le service de leurs animaux, service nécessaire et requis. Que pas un ne manque. Qu'est-ce que 4 jours ?

Vous ne ferez bien le sucre, vous ne ferez de bonnes ventes et de bons voyages que quand la pierre sera traversée, parce que le bon Dieu veut que vous traversiez d'abord votre pierre avant tout, avant de faire autre chose.

Comment ! Le Seigneur tout-puissant aurait envoyé un grand froid par tout le pays pour nous donner un pont afin que nous fassions une église nécessaire et nous n'en profiterions pas ! Non, vous ne seriez pas bénis dans vos succès, ni dans vos autres travaux, ceux-ci étant négligés. Faites-y attention, bien attention.

Qu'il n'y ait aucune négligence, mais du zèle, du zèle. Vous en avez, et beaucoup, mais persévérez.

Oh ! que Dieu est bon de nous avoir ainsi traités, montrons-nous dignes de ses bienfaits. Voyez jusqu'où il a poussé la bienveillance : il a voulu que les premières pierres arrivassent hier midi, juste à l'Angelus, et comme s'ouvrait la fête du grand saint Joseph que nous célébrons aujourd'hui, l'auguste époux de la Mère de Dieu, le père nourricier de Jésus-Christ, le patron du Canada, celui enfin sous la protection duquel nous avons mis la construction de notre église !

N'est-ce pas une assistance visible du Ciel ? N'y voit-on pas le doigt du Seigneur très clairement ?

Vous regardiez, plusieurs, la traverse de notre pierre d'église, à cette heure avancée de la saison comme un vrai prodige, c'en est un. Eh bien ce prodige vous est accordé, et avec des circonstances vraiment étonnantes !

Or donc, courage : agissez promptement, marchez avec union, entente parfaite, comme des frères, comme vous voulez le faire, priant toujours, puis persévérez jusqu'à la fin des travaux, et Dieu vous bénira dans vos efforts et vos espérances, comme je vous bénis, en son nom, de tout mon cœur, et vous réussirez.

Car il est évident que Dieu veut nous aider ainsi que Notre-Dame du saint Rosaire, et le grand saint Joseph.

Je vous recommande particulièrement d'obéir en ces travaux à ceux qui vous conduiront, afin qu'il y ait de l'ordre, que l'on évite tout accident et que l'ouvrage avance avec rapidité.

Votre dévoué curé, L. Désilets, prêtre